

garçon qui ne se moquera jamais de toi, Johnson, tu peux avoir confiance en lui pour tout, et même pour ce que tu n'oserais pas conter à un buvetier. Voilà ce que je me dis... hein ?

Pour cette fois, Tommy crut prudent de ne pas relever l'interrogation et Johnson continua :

— Si je te posais une question, tu ne te moquerais pas de moi non plus, n'est-ce pas, Tommy ?

— Non.

— Si je te demandais, par exemple, poursuivait Johnson sans tenir compte de la réponse, mais avec un frémissement nerveux des lèvres qui expliquait l'anxiété croissante de son regard, si je te demandais : Est-ce un lièvre à oreilles d'âne qui vient de passer ? tu répondrais oui ou non selon les cas, n'est-il pas vrai, tu ne voudrais pas tromper un vieillard.

— Non, fit Tommy, très calme, c'était bien un lièvre à oreilles d'âne.

— Si je te demandais encore, reprit Johnson : s'il porte un chapeau vert à rubans jaunes, tu me répondrais non, n'est-ce pas, à moins, ajouta-t-il insidieusement, que ce ne soit la vérité ?

— C'est la vérité.

— La vérité ?

— Parfaitement, appuya Tommy avec un superbe aplomb, un chapeau vert à rubans jaunes et à rosette cerise.

— Ah ! je n'avais pas vu la rosette, articula Johnson après un moment comme s'il venait de faire une consciencieuse délibération, dont il sortait avec un soulagement visible, mais je ne prétends pas qu'elle n'y fit pas... hein !

Toujours très calme, Tommy regarda son compagnon. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front livide et pointaient toutes les extrémités de ses cheveux plats ; sa main, qu'un tremblement fiévreux agitait dans la sienne, était froide et humide, tandis que l'autre profitait de sa liberté pour s'agiter par saccades avec une activité vague et inutile, comme si elle eût été animée par quelque mécanisme détraqué.

Sans paraître prendre aucun souci de ces phénomènes, qu'il devait bien connaître, Tommy s'arrêta près d'un fagot où il s'assit, laissant à son compagnon une place auprès de lui. Johnson la prit docilement, et bien que ce fût là un acte sans importance, il indiquait mieux que tout autre incident de leur singulière camaraderie, la domination qu'exerçait cet enfant d'aspect indolent, mais très maître de lui, sur cet homme volontaire et surexcité.

— Ce n'est tout de même pas naturel, — fit au bout d'un moment Johnson en éclatant d'un rire qui était si peu gai et si anti-musical qu'il mit en fuite certain lézard, qui avait regardé le couple bizarre avec une curiosité effarée, — ce n'est tout de même guère naturel, Tommy, que les lièvres portent des chapeaux.

— Mon Dieu ! cela dépend, répondit

Tommy sans abandonner son flegme, les animaux sont si bizarres !

Et pour prouver son dire, il entreprit un récit très imagé, mais qui, j'ai le regret d'en convenir, était parfaitement inexact et complètement indigne de foi, sur les mœurs de la faune californienne.

— Mais les serpents, Tommy, interrompit Johnson, les serpents ? demanda-t-il d'un air grave et les yeux rivés devant lui sur le sol.

— Les serpents ?... peste ! ils ne mordent pas... du moins ceux de l'espèce que vous voyez là ; ne bougez pas, oncle Ben, ne vous dérangez pas ? les voilà partis et il est temps que vous preniez votre médicament.

Johnson s'était levé précipitamment comme s'il avait voulu sauter sur le fagot, mais Tommy, non moins vivement, l'avait arrêté par le bras en même temps que, de son autre main, il tirait de sa poche un flacon que Johnson lorgna.

— S'il te plaît, mon garçon, articula-t-il pendant que fiévreusement ses doigts se crispaient autour du goulot, tu me diras quand j'en aurai pris assez, hein ! puis il porta le flacon à ses lèvres et avala une gorgée.

— C'est assez, dit soudainement l'enfant qui l'observait.

Johnson tressaillit et lui rendit la bouteille en rougissant, mais la couleur qui avait teinté subitement ses joues s'y fixa, son œil prit une expression moins malade, et sa main, qu'il appuya sur l'épaule de Tommy pour s'éloigner de nouveau avec lui, était plus calme.

Ils restèrent pendant quelques minutes appuyés sur leurs coudes, contemplant béatement la chaleur torride à laquelle ils venaient de se soustraire.

— Que penses-tu, fit Johnson, sans plus regarder son compagnon que s'il se fût rêver adressé au lointain paysage ; que penses-tu de mille dollars parti liée ?

— Faites cinq mille dollars, et j'en suis, répondit Tommy comme s'il parlait aussi paysage.

— Combien te dois-je ? répliqua Johnson après un silence profond.

— Cent soixante-quinze mille deux cent cinquante dollars, répondit Tommy, avec la gravité requise pour les affaires.

— Eh bien ! si tu gagnes, fit Johnson après des réflexions proportionnées à l'importance de la somme, ce sera cent quatre-vingt mille dollars en chiffres ronds. Où sont les cartes ?

Les cartes furent tirées d'une vieille boîte de fer-blanc cachée au-dessus de leur tête, dans une crevasse de la roche, elles étaient grasses et usées par un fréquent usage. De sa main droite si peu assurée qu'elle n'était rappelée au devoir que par un énergique effort nerveux, Johnson les battit et laissa tomber autour de Tommy celles qu'il lui destinait bien plutôt qu'il ne les lui donna.

Néanmoins, malgré son incapacité pour une manipulation régulière, Johnson tourna sournoisement un valet placé sous le paquet ; il est vrai qu'il opéra avec tant de maladresse ou d'effronterie que Tommy fut obligé de tousser et de se tourner d'un autre côté pour ne rien voir ; mais probablement pour compenser sa complaisance, le jeune garçon se crut obligé d'ajouter en atout à son propre jeu, sans s'inquiéter d'ailleurs du nombre légitime des cartes qu'il devait avoir en mains.

Le jeu n'en eut ni plus d'entrain ni plus d'intérêt ; Johnson gagnait toujours. Il consigna ce résultat avec le chiffre de ses bénéfices en hiéroglyphes tremblotés, au moyen d'un vieux tronçon de crayon sur son agenda de poche.

Une assez longue pose suivit cette opération, puis Johnson tira encore de sa poche quelque chose qu'il mit devant les yeux de son jeune ami. Ce quelque chose avait l'apparence d'une pierre au ton éteint.

— Si, dit lentement Johnson en prenant son regard malin, si par hasard tu ramassais un caillou comme celui-là, Tommy, qu'est-ce que tu penserais que cela peut bien être ?

— Je n'en saurais rien.

— Tu croirais peut-être que c'est de l'or ou de l'argent ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Peut-être du vil-argent ? — Si un de tes amis savait d'où en tirer dix tonnes par jour, entends-tu bien... chaque tonne valant deux mille dollars, ne dirais-tu pas que ce bonhomme-là a eu la main heureuse ?

— Mais, objecta l'enfant en allant droit au fait, est-ce que vous savez où en trouver ?... avez-vous découvert la mine, oncle Ben ?

Johnson, avant de répondre, regarda autour de lui avec précaution.

— Oui, j'ai trouvé, Tommy. Ecoute, je sais où l'on peut charger de ces pierres-là de pleines charrettes, mais il n'y a encore hors de terre qu'un autre échantillon pareil à celui-ci et qui est parti pour Frisco. Un agent doit venir ici dans quelques jours pour examiner l'endroit. Je l'ai envoyé chercher, hein !...

Il disait cela, ses yeux inquiets et brillants de fièvre braqués sur le visage de Tommy, qui n'exprimait pas plus de surprise que d'intérêt... tout au plus pensait-il aux plaisanteries que l'arrivée attendue de l'agent avait inspirées à Yuba Bill.

— Il y a chez mon banquier un acte de vente rédigé selon la loi, qui t'assure la propriété de la moitié du placer, tu me l'as payée deux cent cinquante mille dollars, des dettes de jeu, comprends-tu, des dettes de jeu de moi Johnson à toi Tommy. Jamais œil humain n'eut plus d'expression de ruse que celui de Johnson en ce moment. — Et puis, ajouta-t-il, il y a un testament.

— Un testament ! répéta Tommy en exagérant sa surprise pour s'amuser.